

Des études au magistère (v. 1080-1142)

Nul n'est prophète en son pays et si Gilbert de La Porrée a donné son nom à la collection où paraît cet ouvrage, il n'est pas très connu dans la ville où il a été évêque de 1142 à 1154. Les sources ne font pourtant pas défaut. Alors que beaucoup d'évêques du Moyen Âge ne sont accessibles que par quelques brèves mentions dans des chartes ou des notices, Gilbert de La Porrée a laissé des traces abondantes dans la documentation et même, chose assez rare, une sorte de « portrait », conservé dans un manuscrit de la bibliothèque municipale de Valenciennes (ms. 197, fol. 4v^o), le représentant en évêque et en docteur enseignant à ses élèves. Outre les ouvrages qu'il a composés, on a conservé de nombreux témoignages de ses contemporains. Amis, adversaires et disciples ont beaucoup écrit sur lui. Parmi les opposants, on peut songer à Geoffroy d'Auxerre, secrétaire de saint Bernard, qui a rapporté à sa manière le conflit opposant son maître à Gilbert de Poitiers dénoncé par deux de ses archidiaques et cité à comparaître, en 1148, devant le pape Eugène III et de nombreux cardinaux et prélats réunis en concile à Reims. Parmi les partisans, on retiendra les récits de Jean de Salisbury, un Anglais, qui a été son élève à Chartres, et de l'évêque Otton de Freising (1112-1158), un des plus grands historiens du XII^e siècle, capable de comprendre la pensée d'un des plus subtils théologiens de son temps. Le professeur attirait, dit-on, des centaines d'étudiants à Paris, sur la montagne Sainte-Geneviève. Admiré par ses disciples – *magnus et nominatus magister Gilbertus*, selon l'expression de Gehroh de Reichersberg –, il est célébré par l'inscription figurant sur le sarcophage antique où reposait son corps à Saint-Hilaire de Poitiers :

« Ce maître très célèbre [...] surpassa tous les autres maîtres. Logicien, moraliste, théologien et « sophiste », des sept arts il ne lui manqua que la seule astronomie, et il excella dans la divine philosophie. Combien il fut éloquent, combien sa pensée fut profonde, l'attestent bien ceux dont on sait qu'ils ont lu ses commentaires aux livres de Boèce. Qu'à juste titre il soit dit ici un autre Boèce, celui que de son vrai nom on appelait Gilbert. Poitiers lui donna le jour

et le choisit pour évêque, accroissant grâce à un si grand protecteur son renom de noblesse. Il a ici le repos éternel. Qu'il acquière la paix suprême »¹.

Gilbert est cependant moins célèbre que son contemporain Abélard, sans doute parce qu'il n'a pas eu la chance ou la malchance de rencontrer son Héloïse. Ce préscolastique a été longtemps éclipsé par les grands universitaires du XIII^e siècle. Redécouvert au XIX^e siècle, grâce à l'ouvrage de l'abbé Berthaud, publié à Poitiers en 1892, beaucoup de travaux, parus dans toutes les grandes langues scientifiques, ont étudié sa vie et son œuvre. On ne citera ici que le nom du Révérend Père Häring, chercheur d'origine allemande, installé en Amérique du Nord, qui a consacré sa vie à traquer toutes les traces qu'a pu laisser Gilbert dans les documents diplomatiques et narratifs, et qui a donné une édition scientifique de plusieurs de ses œuvres. Ce livre lui doit beaucoup.

Il a des ambitions modestes. Il s'agit d'une mise au point sur la formation d'un « intellectuel » de haut niveau à la fin du XI^e et au début du XII^e, sa carrière professorale à Chartres et Paris, son retour à Poitiers pour occuper le siège de saint Hilaire pendant douze ans (1142-1154). Présenter brièvement, mais dans sa complexité et sa profondeur, au lecteur d'aujourd'hui la pensée d'un auteur peu accessible, même pour ses contemporains, est un défi que nous avons essayé de relever, non seulement pour expliquer les attaques portées contre l'évêque de Poitiers à Reims, mais surtout pour permettre à un large public de saisir, à travers la personne de Gilbert et de ses opposants, la vigueur de la Renaissance intellectuelle du XII^e siècle.

La richesse des sources n'empêche pas que des obscurités subsistent au sujet de Gilbert. Son origine poitevine ne fait néanmoins aucun doute, puisqu'elle figurait, on l'a vu, sur l'inscription gravée sur son tombeau.

Une jeunesse poitevine

Gilbert est né vers 1080. Le surnom géographique – *Porreta*, *Porrata*, *Porretanus* – qui accompagne parfois son prénom – Gilbert ou Gislebert *Gilbertus*, *Gislebertus* – est impossible à localiser. Il n'est pas du tout établi que ce nom dérive d'un lieu-dit « La Porée », dans le département actuel des Deux-Sèvres, et moins encore du nom d'une ancienne rue des Poirés sur la montagne Sainte-Geneviève où Gilbert a enseigné dans les années 1134-1142. On l'a rattaché, sans preuve bien solide, à une famille noble de Ruffec. Qu'il fût issu de l'aristocratie n'a pourtant rien d'improbable, quand on sait que beaucoup d'écolâtres et d'évêques de ce temps se recrutaient dans les familles chevaleresques.

1. *Gallia christiana*, t. II, col. 1178. Gilbert est mort le 4 septembre 1154.

C'est à Poitiers à la fin du XI^e siècle que ce Gilbert a commencé sa longue formation, dans une cité en plein essor, capitale des comtes de Poitiers, ducs d'Aquitaine, et siège du plus vaste diocèse du royaume de France.

Le Poitou connaissait alors une puissante expansion. Tout au long du XI^e siècle, chartes et chroniques mentionnent l'essor des défrichements, la fondation de châteaux, de bourgs et de villages neufs, la création de marchés, etc. Ces progrès démographiques et économiques ne concernaient plus seulement le Haut-Poitou mais s'étendaient à la Gâtine et à tout l'ouest du comté où apparaissaient de nouvelles abbayes, comme Maillezais, et de puissantes forteresses, comme La Chaize-le-Vicomte et Talmont. À son tour, l'essor des campagnes nourrissait celui des bourgs et des villes, comme on le voit à Thouars, Parthenay, Niort et surtout dans l'antique cité de Poitiers. Quand Gilbert est venu aux écoles de Poitiers, c'est une ville en plein développement qu'il a découverte. Au lieu de flotter dans le corset, pourtant étroit, de l'enceinte romaine du IV^e siècle, comme cent ans plus tôt, la population affluait dans les bourgs apparus en dehors des remparts, autour d'anciennes collégiales comme Saint-Hilaire, de nouvelles églises comme Saint-Nicolas et le « mouëtier neuf » – *Novum monasterium* – l'abbaye clunisienne de Montierneuf, fondée vers 1074 par le duc Gui-Geoffroi-Guillaume qui l'a dotée de larges franchises. La ville, au temps où Gilbert commençait ses études, était un vaste chantier : alors que s'achevait celui de Montierneuf, que les chanoines de Saint-Hilaire remplaçaient dans la nef et les bras du transept les couvrements et les charpentes de bois par des voûtes de pierre, on commençait la reconstruction de Notre-Dame-la-Grande près du palais de Guillaume IX. C'est aussi à cette époque que les chanoines de Sainte-Radegonde décidèrent d'illustrer la Vie de Radegonde par Venance Fortunat de splendides enluminures (médiathèque de Poitiers, ms. 250). Il n'est pas interdit de supposer que le goût de Gilbert pour les beaux manuscrits et les splendeurs des objets liturgiques est né de ce premier contact avec les créations artistiques du Poitou en cette fin du XI^e siècle. Dans l'éloge prononcé et diffusé à la mort de Gilbert, le doyen Laurent ne manque pas de relever cet attachement qu'il célèbre dans le style fleuri propre à l'éloquence funèbre ².

S'il ne faut pas négliger le dynamisme de l'économie, il importe aussi de tenir compte de l'éclat de l'Église vers 1100 pour comprendre les phénomènes intellectuels et culturels décrits sous le nom de « Renaissance du XII^e siècle » ; ils ne peuvent être séparés de la réforme de l'Église. Non seulement elle en transforme les structures institutionnelles – c'est la réforme grégorienne ou plutôt le « grégorianisme », l'effort mené par Grégoire VII, ses successeurs, notamment le pape Urbain II, qui s'est arrêté à Poitiers en 1096, et leurs légats pour libérer le clergé de l'emprise des princes et de la noblesse, affirmer la primauté romaine, distinguer le spirituel et le temporel en subordonnant le second au premier – mais elle se traduit aussi par une sorte de renouveau religieux : « L'idéal était ici de constituer un clergé plus pur, plus digne, plus savant, plus capable de plaire

2. Voir Annexes, n° 1.

à Dieu, à la fois pour assurer son propre salut et celui de l'ensemble des âmes dont il avait la charge » (J. Verger). Cette réforme a atteint l'Ouest de la France et tout spécialement le Poitou dans les années 1070. À la dynastie épiscopale des Isembert, étroitement liée et soumise à la lignée ducale, qui occupait le siège de Poitiers depuis la fin du X^e siècle, a succédé, en 1087, un prélat réformateur, Pierre II (1087-1115). Ce dernier entretenait d'étroites relations avec la papauté et mettait en œuvre les principes de la réforme réaffirmée solennellement au concile de Poitiers en novembre 1100 : peut-être Gilbert a-t-il pu y assister avec d'autres jeunes clercs. L'épiscopat de Pierre II fut également marqué par les bonnes relations qu'il entretenait avec Rainaud, l'abbé de Saint-Cyprien de Poitiers, un ancien « maître », venu de la grande abbaye de La Chaise-Dieu, avec les moines clunisiens et, surtout, par l'appui qu'il apportait à toutes les expériences nouvelles menées par ces chrétiens « en recherche » : chanoines réguliers, ermites aspirant à retrouver la « vie apostolique » dans la pauvreté du Christ et la prédication itinérante, comme Bernard de Tiron ou Giraud de Sales, dont le frère, Grimoard, a précédé Gilbert sur le siège de Poitiers. Le plus célèbre d'entre eux, Robert d'Arbrissel, fondateur du monastère double de Fontevraud, venait parfois à Poitiers rencontrer Pierre II. Il ne semble pas que Gilbert de La Porrée ait été tenté de suivre ces « nouveaux sentiers de perfection ». Mais le climat de recherche spirituelle et de réforme qui régnait alors à Poitiers ne pouvait que stimuler le zèle d'un jeune écolier.

On connaît assez bien le cursus scolaire de Gilbert. L'éloge funèbre rédigé après sa mort par le doyen du chapitre, Laurent, évoque le parcours classique d'un élève particulièrement doué : « Quand nous revenons à ses premiers apprentissages, nous le voyons dès l'enfance s'imprégner des arts libéraux, consacrer sa jeunesse à l'étude de la philosophie. Après avoir grandi en âge et en sagesse, il étend le champ de sa vaste intelligence pour embrasser des sujets plus sérieux et se tourne tout entier vers la *lectio divina* », entendons la lecture, la méditation, le commentaire et l'explication des textes sacrés³.

Un extrait d'un rouleau des morts, découvert à Oxford par dom Jean Leclercq, décrit le même itinéraire – « Il s'est employé à fuir sa patrie et à parcourir diverses régions du monde afin de pouvoir acquérir la sagesse qu'il recherchait »⁴ – mais en apportant des informations moins schématiques et plus personnelles sur la psychologie du jeune Gilbert. Il nous le montre quittant sa patrie pour perfectionner sa formation et « s'attacher à des maîtres dont il ne s'éloignait que rarement ». Gilbert, en effet, est le modèle du « bon élève » respectueux et peu porté aux invectives dont usait Abélard envers ses professeurs de Paris et de Laon. Otton de Freising, déjà, opposait les deux hommes. Il est sévère pour Abélard : « Adonné dès sa jeunesse à l'étude des lettres et à d'autres facéties, il était tellement orgueilleux, si arrogant et si confiant en sa propre intelligence qu'il ne condescendait qu'avec peine à descendre des hauteurs de

3. Voir Annexes, n° 1.

4. Voir Annexes, n° 2.

son intelligence pour écouter les leçons de ses maîtres » alors que Gilbert, lui, « accordait plus de poids aux opinions de ses maîtres qu'aux siennes propres »⁵. Gilbert aime les livres : il enrichit la bibliothèque de Chartres et en constitue une autre, tout à fait remarquable, pour son usage personnel, qu'il légua, à sa mort, à la cathédrale de Poitiers. Parfaitement à son aise dans le milieu scolaire, Gilbert a lui-même clairement manifesté son goût pour des études prolongées dans la lutte contre les Cornificiens : on appelait ainsi un groupe d'étudiants et de maîtres favorables à l'allègement des programmes et à la réduction du temps des études. Selon Jean de Salisbury, Gilbert avait coutume « de leur conseiller le métier de boulanger. Il disait que dans son pays [le Poitou], ce métier était le seul qui acceptait tous ceux qui n'avaient pas d'autre métier ni d'autre travail. Il est facile à exercer [...] et il convient surtout à ceux qui cherchent moins l'instruction qu'un gagne-pain »⁶. Ce passage, fort injuste pour les boulangers de Poitiers, nous fournit un des rares jeux de mots d'un esprit supérieur, peu enclin à la plaisanterie, et il témoigne du mépris que les intellectuels de ce temps portaient trop souvent aux arts mécaniques.

Gilbert, donc, a lentement mûri dans la chaleur tranquille et douillette des écoles, ce qui montre bien qu'il n'était pas absolument nécessaire d'afficher un esprit contestataire dans la jeunesse pour devenir, par la suite, un penseur original. Cette longue maturation s'est accomplie dans les plus grands centres intellectuels du XII^e siècle. Selon Otton de Freising, il a suivi l'enseignement d'Hilaire à Poitiers, de Bernard à Chartres, d'Anselme et de son frère Raoul à Laon, à quoi il faut ajouter un séjour d'enseignement à Paris qui, selon des recherches récentes, semble plus important qu'on ne le pensait naguère.

Que Gilbert ait commencé ses études à Poitiers n'a rien d'étonnant, puisqu'il était de naissance poitevine et que les écoles locales avaient encore au début du XII^e siècle quelque réputation. Différents travaux, anciens et récents, et surtout l'article fondamental du Père Häring, ont permis d'en repérer quelques-unes ou quelques-uns car, plutôt que d'écoles, il vaudrait mieux parler de maîtres d'écoles. La collégiale de Sainte-Radegonde et le monastère de Saint-Cyprien avaient peut-être des maîtres au temps où Gilbert a commencé ses études. Cependant, les deux centres d'enseignement les plus importants étaient alors Saint-Hilaire, qui n'a plus le prestige que lui avaient donné une centaine d'années plus tôt Fulbert de Chartres et son élève Hildegare, et l'école de la cathédrale, la seule à disposer de plusieurs maîtres, qui l'a supplantée. Parmi ces maîtres, Otton de Freising cite un certain Hilaire de Poitiers, qui a effectivement enseigné à l'école cathédrale entre 1105 et 1121. Gilbert a peut-être suivi auparavant l'enseignement de deux autres maîtres dont on ne

5. Otton de Freising, *Gesta Friderici imperatoris*, I, 45, éd. G. Waitz, Hanovre, 1884 (*Scriptores rerum merovingicarum in usum scholarum ex monumentis Germaniae recusi*), p. 55 [abrégé, Otton de Freising, *Gesta*].

6. Jean de Salisbury, *Metalogicon*, éd. J. B. Hall avec la collaboration de K.S.B. Keats Rohan, Turnhout, Brepols (*Corpus christianorum. Continuatio medievalis, XCVIII*), p. 20 [abrégé, *Metalogicon*, éd. Hall].